VOUS ÊTES CORDIALEMENT

INVITÉS

Vous êtes cordialement invités

ALEX SOL

© Alex Sol - 2021

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation intégrale ou partielle fait par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Ce roman a été écrit exclusivement par l'auteur, sans l'utilisation de l'intelligence artificielle. Toute reproduction, distribution, ou utilisation de ce texte à des fins d'entraînement ou de développement de modèles d'intelligence artificielle est strictement interdite.

Attention : Ce livre aborde des sujets qui pourraient rappeler des traumatismes à certaines personnes. Pour une liste complète des avertissements (trigger warnings), veuillez visiter la page suivante sur mon site : https://www.alexsol.fr/avertissements/

Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

Correction : Ingrid Lombart
Couverture : Alex Sol & DigitalGoods
Maquette et mise en page : Alex Sol

Édité par ®Alex Sol, 31000 TOULOUSE

ISBN : 979-10-359-5191-7

Dépôt légal : septembre 2021

Pour Lauriane, sans qui cette histoire n'aurait jamais vu le jour.

Ceci n'est pas un roman d'horreur, mais bien la triste histoire d'un enchaînement de non-dits, de mécompréhensions et de fâcheuses coïncidences. Cette histoire pourrait vous arriver à vous, à votre voisin, à votre famille.

Mais pour vous dire la vérité, c'est de mon histoire qu'il s'agit.

C.

I

Hisham

La première fois qu'Hisham posa les yeux sur l'invitation manuscrite, il fronça les sourcils, surpris. Jamais encore il n'avait trouvé d'enveloppe aussi sophistiquée dans sa boîte aux lettres de banlieue toulousaine. Son nom était calligraphié avec soin et raffinement : Hisham Marouni.

L'homme de vingt-huit ans monta les marches, ses yeux noirs surmontés de larges sourcils rivés sur l'enveloppe, le reste des publicités dans l'autre main. Son sac à dos pendait à moitié ouvert sur son épaule.

La porte d'entrée n'était pas verrouillée. Sa sœur était déjà rentrée. Quelle heure était-il ? 22 h ? Son travail avait pris plus de temps que prévu : une fuite d'eau. Simple au premier abord, mais plus complexe qu'il n'y paraissait. Il fallait changer toute la tuyauterie rongée par la rouille.

Soraya arriva vers lui en secouant la tête. Ses cheveux étaient

enroulés dans une serviette. Elle tenait une assiette qu'elle lui mit dans les mains.

— Ce n'est pas sérieux, ça, Hisham ! Tu ne peux pas rentrer aussi tard sans m'avertir ! Je te jure, si maman ne me fliquait pas, je te laisserais faire ton dîner tout seul ! Mange ça ! C'est froid. Je vais me coucher, tu sais où est le micro-ondes ou je te dessine un plan ? Et va te laver ! Tu sens les égouts, c'est une infection !

Hisham soupira, incapable d'en placer une, et posa l'assiette de purée et de bâtonnets de poisson sur la table basse. Puis, il attrapa sa sœur par les épaules et tenta de coincer sa tête sous son aisselle.

— Maman te tuerait si elle savait que tu me refiles des trucs surgelés à manger ! rit-il.

Soraya, habituée depuis vingt-cinq ans aux fausses attaques surprises de son imbécile de frère, le repoussa avec facilité. Elle réajusta la serviette sur sa tête et s'en alla en levant un majeur injurieux en arrière.

— N'oublie pas qui paye le loyer ! lâcha Hisham en se laissant tomber sur le canapé. Ingrate !

Il se pencha vers l'assiette refroidie et sourit. Qu'importe que sa mère approuve ses choix culinaires, les bâtonnets de poisson surgelés étaient, après les crêpes au sucre évidemment, la meilleure nourriture du monde, y compris froids. Hisham se moquait bien d'attraper le cancer à cause de tous les additifs synthétiques et autres exhausteurs de goût que l'on pouvait trouver à l'intérieur. Il aimait ça et cela lui suffisait. Il était partisan du « ce qui est bon ne peut être mauvais ».

Hisham passa une main dans ses cheveux bouclés qui lui retombaient aux oreilles et se gratta la mâchoire ; de fines mèches grises se dessinaient dans sa toison ébène. Des taches de rousseur un peu plus claires que sa peau constellaient avec discrétion les ailes de son nez jusqu'à ses tempes. Il alluma la télévision et se laissa abrutir par la retranscription d'un épisode de téléréalité à laquelle Soraya l'avait initié ; depuis, et il le gardait pour lui, il n'en ratait pas un seul.

Il alluma une cigarette, la première depuis qu'il avait terminé sa journée, et la savoura. Il essayait de ralentir, pour faire plaisir à sa

mère, mais c'était difficile. Il pourrait arrêter s'il le voulait, c'est ce qu'il aimait croire.

Vingt minutes plus tard, il se leva pour mettre son assiette et ses couverts au lave-vaisselle. Ses yeux se posèrent de nouveau sur l'enveloppe manuscrite. Il se lécha les doigts et les essuya sur son pantalon de travail avant de la saisir par le bord droit. Il la retourna et la porta à son nez. C'était le genre d'enveloppe romantique sophistiquée qui vous donnait envie de la renifler. Une légère senteur d'herbes séchées s'en échappait.

Hisham alluma une deuxième cigarette et la coinça entre ses lèvres. Puis, il attrapa un couteau, pensant que ce type d'enveloppe méritait d'être ouverte correctement, et passa la pointe aiguisée sous le pli du rabat.

Une drôle d'impression le traversa, comme ces sensations de déjà-vu.

Il secoua la tête, posa son couteau sur le plan de travail et sortit la missive que contenait l'enveloppe. Là aussi, l'écriture était manuscrite et calligraphiée avec soin et d'élégantes arabesques habillaient chaque coin :

Cher Hisham Marouni,
Vous êtes cordialement invité à l'inauguration de la réouverture du manoir de Beaunom :
Samedi 24 août à 20 h.
Aucun code vestimentaire n'est requis.
Bien à vous.

Beaunom, depuis combien de temps n'y avait-il pas pensé ?

— Qu'est-ce que c'est ?

Hisham sursauta et fit volte-face vers sa sœur une main sur le cœur. Il ne l'avait pas entendue arriver.

Soraya ricana et ajusta la ceinture de sa robe de chambre. Ses cheveux humides tombaient en ondulant jusqu'au creux de ses reins.

— Oh, mais dis donc ! s'exclama-t-elle. C'est qu'il reçoit des invitations élégantes, le super plombier ! Et ne fume pas à l'intérieur ! On en a déjà parlé ! Ça pue, c'est dégueulasse. Tu veux que j'aie le cancer, c'est ça ? Avoue, tu cherches à te débarrasser de moi !

Hisham avait l'habitude des tirades de sa sœur, mais tenta tout de même de la couper, en vain. Il dut attendre qu'elle ait terminé afin de pouvoir répondre.

— Je suis chez moi que je sache, non ? Qu'est-ce que tu fais là d'abord ? Je croyais que madame était fatiguée.

— Je voulais me faire une infusion…

Soraya saisit l'invitation et fit la moue en hochant la tête.

— Eh ben ! Oh… mais attends… ça me dit quelque chose. Beaunom… Beaunom… Où est-ce que… Ah oui !

Son visage se contracta et elle se força à sourire. Hisham reconnaissait ces sourires-là. Elle lui en avait fait un nombre incalculable les années précédentes.

— Quoi ? demanda-t-il en roulant des yeux.

— Ce n'est pas le nom du manoir où on était allés en colo ? Quand on était petits ?

Hisham tira profondément sur sa cigarette et acquiesça. Il souffla sa fumée sur le côté.

Beaunom, la colonie de vacances. Les sorties dans les vieux vignobles abandonnés à la nuit tombée. Les parties de thèque, une variante du baseball, où ils avaient le droit d'utiliser des raquettes de tennis. Les repas dans l'immense réfectoire du manoir et les jeudis où ils avaient le droit à de petits pots de glace en dessert, ceux mi-fraise mi-vanille. Le bois soi-disant hanté par le fantôme d'une vieille femme. De bons souvenirs, d'excellents même… en partie.

— Tu ne vas pas y aller, n'est-ce pas ? demanda Soraya, inquiète.

— Eh bien… je… mais… Pourquoi tu dis ça comme ça ?

— Tu… eh bien… Après ce qu'il s'est passé la dernière année ? Vraiment ?

Des flashs de souvenirs surgirent dans l'esprit d'Hisham. Les

dortoirs des garçons. Les batailles d'eau derrière les haies qui grouillaient d'insectes. Les blagues qu'ils faisaient aux moniteurs pendant les temps calmes. Les campings sauvages à l'orée du bois. Les baisers volés quand les autres avaient les yeux tournés. Les rendez-vous dans la réserve à la nuit tombée. Cette main chaude sur son torse. Puis le réveil à l'hôpital et avant ça, le trou noir.

Hisham secoua la tête.

— J'sais pas, avoua-t-il, peut-être que ça pourrait éclaircir certaines choses ? Et puis, on était des gamins. Je verrai ça plus tard. Va te coucher, tu te lèves tôt demain.

Hisham ouvrit le tiroir fourre-tout et y déposa l'enveloppe avant d'éteindre la lumière.

Il l'y oublia jusqu'à ce qu'une deuxième lettre arrive au courrier quelques semaines plus tard.

— Deux invitations ? fit remarquer Soraya, assise sur le plan de travail de la cuisine. Il fallait répondre à la première, tu crois ?

Elle jouait avec une de ses mèches de cheveux. Elle les attachait en queue-de-cheval dans sa nuque lorsqu'elle travaillait, mais dès qu'elle rentrait à la maison, elle appréciait les laisser détachés. Hisham et elle avaient ça en commun. Lui aussi détachait ses cheveux en même temps qu'il ôtait ses chaussures sur le tapis de l'entrée.

Hisham secoua la tête et écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— C'est dans une semaine, souligna-t-il.

— Tu vas y aller alors ? demanda Soraya en croquant dans une pomme.

— Et te laisser seule alors que ça sera ton anniversaire de…

Soraya lui lança un regard désabusé.

— Ce n'est pas comme si on allait fêter quoi que ce soit.

— Je n'aime pas l'idée qu'il n'y ait personne avec toi. On ne sait jamais.

— Il n'y a aucun danger, Hisham.

Il grimaça.

— Je serais plus rassuré.

— Tu ne veux pas y aller, c'est ça ? Si tu ne veux pas, n'y va pas, mais ne te sers pas de moi comme excuse.

Hisham passa une main sur son ventre et haussa les épaules.

— Je ne sais pas. C'est bizarre quand même. Une inauguration de quoi, en plus ? Il n'y a aucune indication, rien ! Je ne vais pas faire cinquante bornes juste parce que je reçois une jolie enveloppe !

— C'est vrai qu'elle est jolie, acquiesça Soraya en saisissant la lettre.

— Tu irais, toi ?

— Moi ? Aller quelque part ? Tu m'as bien regardée ? Depuis que j'ai découvert le pilou, je ne sors plus sauf pour aller travailler !

Pour appuyer ses mots, elle tira sur son bas de pyjama molletonné.

Hisham grimaça.

— Il fait trente degrés, tu es ridicule !

— J'ai toujours le froid sur moi, c'est comme ça.

Oui, Soraya avait besoin de chaleur, de confort, ou plutôt, de réconfort. Hisham le savait.

— Deux invitations, murmura-t-il, c'est que ça doit être quelque chose d'important.

— Tu devrais peut-être en parler à maman.

— À maman ? Mais pourquoi ?

— Peut-être qu'elle pourra t'en dire plus. Ce n'est pas loin de la maison. Ou bien… non, laisse tomber.

Soraya descendit du plan de travail en sautant à pieds joints et mit l'enveloppe et la lettre dans le bac de recyclage.

— Allez, ne te prends pas la tête avec ça. S'il faut, c'est juste une mauvaise blague !

— Ils sont tenaces pour une farce, quand même, fit remarquer Hisham en avançant dans le couloir.

Lorsqu'elle entendit la porte de la salle de bain se refermer derrière son frère, Soraya se retourna vers le bac bleu. Elle avait prévu de le vider le lendemain dans la poubelle commune de l'immeuble. Elle soupira, enfila ses chaussures, attrapa le bac, ouvrit la porte d'entrée et se dirigea vers le local poubelle.

La troisième invitation ne fut pas une lettre, mais un courriel, et elle arriva sur la boîte personnelle d'Hisham quelques jours avant le fameux 24 août.

Toujours le même message et aucune signature.

Cher Hisham Marouni,
Vous êtes cordialement invité à l'inauguration de la réouverture du manoir de Beaunom :
Samedi 24 août à 20 h.
Aucun code vestimentaire n'est requis.
Bien à vous.

Lorsqu'Hisham tenta de répondre à l'expéditeur du courriel, une adresse qui paraissait légitime avec le nom du domaine Beaunom suivi d'une arobase et d'un distributeur Internet connu, une réponse automatique arriva dans la minute. L'adresse était inconnue et introuvable.

Non, Hisham n'allait pas se rendre à cette inauguration. Inauguration de quoi, d'abord ? De la réouverture d'un vieux manoir délabré ? Grand bien leur fasse ! Il avait d'autres chats à fouetter. Le manque d'informations laissait croire à une vaste blague et il n'avait pas de temps pour cela.

Cependant, la pensée du manoir ne le quitta pas et il se prit à regarder l'invitation sur son téléphone plusieurs fois cette journée-là.

— On devrait aller voir maman ce week-end, proposa Soraya en rentrant de l'hôpital où elle était infirmière. J'ai deux jours de repos, ça lui fera plaisir, et moi ça me changera les idées. Tu peux t'arranger avec tes clients ?

Hisham ne pouvait rien lui refuser, surtout pas ce week-end-là, alors il arrangea son emploi du temps. Ils partirent en fin de matinée le samedi 24 août. Le soleil était haut dans le ciel et la climatisation à son

maximum dans la voiture. Ils arrivèrent chez leur mère un peu avant midi et elle les accueillit en criant pour ne pas l'avoir prévenue de leur visite.

— On pensait te faire plaisir, maman ! expliqua Soraya en pinçant le flanc de sa petite sœur, Fatima.

— Hé ! s'exclama l'adolescente.

Hisham se pencha pour embrasser sa mère. C'était d'elle qu'il tenait ses cheveux bouclés et la couleur de ses yeux. De son défunt père, il avait pris le hâle plus prononcé de sa peau.

— Bonjour, mon fils, tu te laisses pousser la barbe maintenant ? Tu n'as pas peur que tes clients pensent que…

— Maman, ma barbe fait moins d'un centimètre, je suis à peu près persuadé que personne ne va me confondre avec un taliban !

— Oui, oui… mais quand même… Tu sais que les gens, ils ne sont pas très malins ! Tu es si joli garçon ! Pourquoi te cacher ?

Ils passèrent à table et, après le déjeuner, Hisham demanda à sa mère si elle se souvenait du domaine Beaunom.

— Comment oublier ? Tu m'as fait la peur de ma vie ce jour-là !

— Je sais, je sais. Tu me l'as assez répété. Tu peux m'en parler un peu plus ?

Nadia secoua la tête et fit signe à Fatima.

— Tu nous prépares le thé, ma chérie ?

Fatima sortit de la pièce, les yeux rivés sur son téléphone alors que Soraya revenait avec un plateau de pâtisseries qu'elle déposa sur la table.

— Pourquoi cette question, Hisham ? s'enquit Nadia.

— J'ai reçu plusieurs invitations, expliqua-t-il.

Et il lui raconta toute l'histoire. Nadia et Soraya se jetèrent des regards lourds de sens qu'Hisham ne put ignorer.

— Bon, on peut savoir ce que vous essayez de me cacher ? demanda-t-il, passablement énervé.

Nadia secoua la tête et remercia Fatima qui arrivait avec un plateau argenté.

— Merci, ma chérie.

Puis à l'attention de son fils :

— Comment ça, qu'est-ce qu'on te cache ? C'est toi qui veux retourner là-bas !

Hisham soupira et sortit un paquet de cigarettes de sa poche.

— Pas dans ma maison ! le menaça Nadia.

Hisham ne l'écouta pas et coinça une cigarette entre ses lèvres avant de l'allumer. Nadia grommela en arabe. Hisham se leva, ouvrit la fenêtre et souffla sa fumée à l'extérieur.

— À part pour cette nuit-là, j'ai plutôt de bons souvenirs de là-bas, dit-il, Mo avait adoré ! Soraya ? Tu avais aimé toi aussi ?

Nadia secoua la tête.

— Mohammed était plus vieux, il était déjà parti de la maison quand tu y es allé la dernière année.

Soraya jouait avec ses doigts et regardait par la fenêtre ; Hisham la connaissait bien, elle ne faisait cela que lorsqu'elle était nerveuse. Il se frotta les yeux, puis tira une nouvelle bouffée de fumée sur sa cigarette.

— Avec toutes ces rumeurs en plus, soupira Nadia.

— Des rumeurs ? De quel genre ? Le proprio avait touché des gamins ?

— Oh non ! lança Nadia. Non ! Non, non. Je… je ne sais pas si on peut vraiment en parler. Je ne suis pas superstitieuse, mais…

— Maman ! Tu ne passes pas sous les échelles !

— Ne reprends pas ta mère ! Je disais ?… Oui. Tu ne te souviens pas de cette nuit-là, n'est-ce pas ? Ni toi ni aucun de tes amis.

Hisham tenta de nouveau de se rappeler, mais tout lui paraissait flou. On lui avait raconté que les autres aussi n'avaient aucun souvenir de ce qu'il s'était passé.

— Non. Juste que je me suis réveillé à l'hôpital.

— Et tes camarades ?

— Mes « camarades » ? Qui utilise encore ce mot…

Le regard de Nadia se durcit.

— Oui, bon, reprit Hisham en écrasant sa cigarette dans son cendrier de poche. Je… je ne sais pas… on ne s'est plus parlé après ça. Tu es bien placée pour le savoir. C'est toi qui m'as dit que tu avais parlé avec leurs parents.

Il ravala la lourde rancœur qui se réveillait dans sa poitrine et l'ignora.

— Ça, marmonna Soraya en soufflant sur son thé brûlant, pour parler, ils ont parlé, oui.

— Et si vous en veniez au fait ? lança Hisham qui perdait patience. Hein ? D'où tu te souviens de quelque chose, toi, d'abord ? Tu avais quoi, dix ans ?

Soraya leva des yeux inquiets vers lui.

— Ça m'a marquée, Hisham. Comment est-ce que j'aurais pu oublier les moniteurs qui vous ont sortis des flammes recouverts de sang ? Oui, je n'étais qu'une enfant, mais tu n'as pas idée des images qui sont gravées dans ma mémoire. Et puis, même après. Toi… après ça… tu avais changé…

— Je n'ai pas changé, Soraya, j'étais déjà comme ça.

— Je ne parle pas de ça… ça, reprit Soraya.

Un voile de tristesse passa sur le visage de Nadia. Elle posa une main apaisante sur le bras de son fils et lui tendit son thé.

— Bois ça ! Tu sais que… ce n'est pas parce que je ne dis rien que je suis complètement d'accord. Et puis, ton père n'aurait pas aimé qu'on en parle ici… de ça.

Hisham attrapa le thé et soupira.

— S'il te plaît, mon fils, ne va pas là-bas… J'ai eu si peur. Même pour la mort de ton père, je n'ai pas été aussi mal. Tu n'imagines pas ce que c'est de savoir son enfant en danger. C'est comme… Non, je ne peux pas l'expliquer. Ce soir-là, quand ils m'ont appelée pour me dire que tu partais à l'hôpital… j'ai pris la voiture de ton père, j'ai récupéré Soraya au manoir et on a filé à l'hôpital… Ta sœur, elle ne m'a pas lâchée jusqu'à ce que j'accepte qu'elle m'accompagne. Vous étiez déjà comme Tac et Toc à l'époque.

— Comme Tic et Tac, maman, la reprit Soraya en riant.

Nadia roula des yeux.

— Bref, poursuivit-elle, jamais de ma vie je n'ai vu d'enfants aussi traumatisés. Toi et tes amis, vous… oh… vous étiez pâles comme la mort et vos yeux injectés de sang. Un des parents, une espèce de super

dirigeant de je ne sais quoi, menaçait d'attaquer le centre de colonie en justice pour mise en danger.

— Il l'a fait ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Mais il y a eu des rumeurs après, beaucoup de rumeurs, horribles… Puis le manoir a fermé et plus personne n'en a reparlé.

Nadia ouvrit la bouche plusieurs fois avant de continuer :

— En un sens, ce n'est peut-être pas plus mal que tu ne te souviennes pas de comment tout ça est arrivé.

— Qu'est-ce que tu veux dire, maman ? De quelles rumeurs tu parles, enfin ?

— Eh bien, des ragots comme quoi c'était l'un d'entre vous qui avait fait ça. Bien sûr qu'on ne les a pas crus, quiconque a posé les yeux sur vous a bien vu que vous n'étiez pas responsables ! N'est-ce pas, Soraya ?

Soraya acquiesça.

Hisham ouvrit de grands yeux et secoua la tête. Non. Ils ne se souvenaient pas, mais il était certain d'une chose, ni lui ni les autres n'avaient pu faire une chose pareille.

— Ne va pas là-bas, Hisham, le pria Nadia. Pour moi. Pour Soraya. Pour ton père.

— Papa est mort.

— Et je suis sûre qu'il serait d'accord avec moi ! Il était coincé au travail ce soir-là, il travaillait de nuit à l'époque, il a dû attendre le lendemain midi pour avoir des nouvelles. Pauvre homme !

Nadia partit vers la cuisine.

Hisham scruta Soraya.

— Et toi ? Tu penses aussi que je ne devrais pas y aller ?

— Pour être honnête, Hisham, je n'en sais rien. Je sais juste que tu n'as plus jamais parlé de la colo et que du jour au lendemain tu es sorti de ton état de panique. Tu as fugué de la maison… tu es revenu… mais tu n'étais plus pareil. C'est tout ce que je peux dire. Moi, je n'irais pas, mais c'est ta vie, tu fais ce que tu veux.

Hisham se tourna vers Fatima.

— Et toi ?

Fatima leva les yeux de son téléphone, dodelina de la tête avant de la secouer.

— Je ne m'en souviens pas. J'étais trop petite. Je sais juste qu'après ta fugue, les parents étaient tristes… C'est tout.

Hisham se pencha sur ses genoux.

— Je n'arrive vraiment pas à me rappeler.

Une main se posa sur son épaule.

— Je pense que c'est une bénédiction, chuchota Fatima. Ce que vous avez vu ce soir-là… ça vous a fait vriller. Tous.

— Tous, répéta en murmurant Hisham.

Il observa ses sœurs s'éloigner. Il était seul dans la salle à manger surchargée de décorations colorées. Il regarda sa montre. S'il le voulait, il pourrait y être à l'heure.

Non. Ce n'était pas réaliste. Il ne pouvait pas se rendre là-bas. Après tout, il ne s'agissait pas de la réouverture d'une colonie de vacances pour ce qu'il en savait. En fait, il n'en savait rien. Rien n'était spécifié dans la lettre.

Il se leva, puis rejoignit sa mère et ses sœurs à la cuisine et les aida à faire la vaisselle.

Il baissa les yeux vers sa montre plusieurs fois cet après-midi-là. À 18 h 55, son téléphone professionnel vibra.

— Encore le travail ? demanda Soraya, le regard désapprobateur. On devait partir avant la nuit et tu avais dit que tu prenais les deux jours.

— C'est une urgence, se justifia-t-il en sortant de la pièce.

Un cumulus familial avait une fuite et, par chance, c'était tout près d'ici.

— Vous avez de la chance, je suis dans le coin. Comment avez-vous eu mon numéro ? Un ami ? Dites-lui que c'est très gentil. Oui. Je prends votre adresse. Je pars tout de suite, je devrais être là dans trente minutes au maximum. Pendant ce temps, coupez l'eau et épongez au maximum. Je viens avec mon aspirateur à eau, il est dans mon coffre. Vraiment, vous avez de la chance ! À tout de suite !

— C'est vrai qu'ils ont de la chance, tes clients, dit Nadia en

raccompagnant son fils à sa voiture. Un plombier aussi prévenant… et aussi charmant !

Hisham lui fit un grand sourire.

— C'est pour pouvoir t'acheter un plus joli cadeau à ton anniversaire. Je reviendrai chercher Soraya, je vous écris pour vous dire si ça prend plus de temps que prévu. À tout à l'heure !

Nadia rougit et fit signe à son fils de se dépêcher.

Hisham monta dans sa voiture et le gravier crissa sous les pneus de sa Volvo alors qu'il reculait dans l'allée.

On lui avait donné une fausse adresse, ou alors le vieil homme s'était trompé. En face de lui s'étendait un champ à l'abandon.

Hisham prit son téléphone et appela le dernier numéro entrant.

« Nous sommes désolés, mais nous ne pouvons donner suite à votre appel. Le numéro que vous venez de composer n'est pas en service. »

Hisham haussa les sourcils et recommença. Dehors, le ciel était de plus en plus noir et la pluie menaçait de tomber à n'importe quel moment. Étrange, Hisham pensait qu'il allait faire beau toute la soirée.

« Nous sommes désolés, mais nous ne pouvons donner suite à votre appel. Le numéro que vous venez de composer n'est pas en service. »

— Putain ! Mais qu'est-ce que c'est que cette blague ?

Hisham recula sur la petite route.

— Je me casse !

Alors qu'il approchait d'une voie ferrée, les barrières signalant l'arrivée d'un train s'abaissèrent.

— Et merde !

Hisham cliqua sur l'option « détour » de son GPS et tourna à gauche avant le passage sur la voie ferrée. Il utilisait le vieux boitier qui avait appartenu à son père. Il n'était pas très à jour, mais tout de même.

— Hors de question que j'attende cinq minutes à ne rien faire. Cette petite blague m'a fait perdre assez de temps pour aujourd'hui !

Il aurait dû écouter Soraya et ne pas répondre à cet appel. Il était en week-end après tout et cela arrivait bien peu souvent.

En voyant le panneau signalant le barrage de la route de campagne à cinq cents mètres, Hisham frappa son volant du poing et souffla lentement pour se calmer.

— OK, OK. On va se démerder. Allez, le GPS ! Trouve-moi un chemin pour rentrer à la maison !

Une première goutte de pluie s'écrasa sur le pare-brise de la voiture. Puis une deuxième. Une troisième. Enfin, le déluge s'abattit sur la campagne plongée dans l'obscurité de l'orage. Hisham alluma ses feux de position et suivit le panneau de déviation qui indiquait le retour à la ville. Il roula plus de deux kilomètres sur une route droite avant de voir apparaître au loin le panneau du petit village : Beaunom.

Hisham soupira et regarda sur la gauche. Sur le petit mont, entouré d'un bois et d'un vieux vignoble abandonné, le manoir de Beaunom se dessinait à travers la pluie.

Personne n'était présent pour accueillir les invités. Seules les lumières dans l'allée et au-dessus de la grande porte en bois indiquaient que quelque chose se passait à l'intérieur.

Le manoir était comme Hisham se le rappelait. C'était comme s'il n'avait pas brûlé douze ans auparavant. Sur deux étages, avec plusieurs fenêtres rondes pour le grenier, ses murs de briques claires étaient recouverts de vigne et de lierre.

Un éclair zébra le ciel et éclaira les préfabriqués en béton à plusieurs centaines de mètres du manoir. C'était là qu'Hisham avait passé ses étés. Les chambres, les salles de bain et le réfectoire étaient dans le manoir, mais toutes les activités se déroulaient à l'extérieur. Un large préau abrité par un toit de tuiles avait accueilli leurs spectacles de fin de vacances.

Une vague de souvenirs le submergea. Les campings avec les histoires d'horreur près du feu, les promenades dans le bois de la vieille femme où les moniteurs leur apprenaient à reconnaître les empreintes des animaux sauvages, les ateliers peinture et confection de costumes. Les jeux de rôles géants. Ses premiers émois. Oui, Hisham avait vécu de belles choses, mais une rancœur sourde lui étreignait toujours la poitrine. Il y avait aussi connu la souffrance.

Il se tourna pour regarder la vieille maison des gardiens. Elle était

inhabitée à présent, pourtant elle avait abrité plusieurs générations depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Hisham s'était souvent caché dans la haie pour voir à travers les vitres.

Pourquoi n'arrivait-il pas à se souvenir de cette dernière nuit ?

Hisham passa la porte en bois. Il avait trouvé le vieux pull qu'il avait oublié dans sa voiture et l'avait enfilé pour se protéger de la pluie. Le hall d'entrée était entièrement éclairé par des dizaines, peut-être même des centaines de bougies qui serpentaient contre les murs et remontaient sur les premières marches de l'escalier qui menait à l'étage.

Il faisait bon. Sec. Mieux qu'à l'extérieur, c'était sûr. Une odeur réconfortante et familière de cuisine embaumait tout le hall.

Deux femmes se retournèrent vers Hisham. Elles se tenaient devant les escaliers de pierre. L'une d'elles était grande, rousse et portait une chemise blanche sur un pantalon de tailleur de luxe ainsi que des bottines à talons. Ses cheveux remontés en chignon lui donnaient un air sévère malgré son visage en forme de cœur. Ses lèvres fines étaient peintes en bordeaux et un maquillage discret, mais efficace, mettait en valeur ses yeux verts. À son annulaire gauche, une bague de fiançailles surmontée d'un joli caillou côtoyait une alliance en or. L'autre femme était moins guindée et portait un jean taille haute bouffant qui lui arrivait à mi-mollet et dans lequel elle avait fait rentrer un t-shirt blanc dépourvu de motifs. Il mettait en valeur ses hanches larges et sa taille fine. Ses deux bras aux formes arrondies étaient recouverts de tatouages bariolés qui descendaient jusqu'à ses poignets ; plusieurs signes et figures géométriques étaient également tatoués sur ses doigts. Ses cheveux bruns mouillés par la pluie retombaient en ondulant sur ses épaules et une paire de lunettes rectangulaires lui mangeait la moitié du visage. Ses yeux vert émeraude étaient visibles sous les verres épais. Elle n'était pas maquillée, mais ses joues rondes étaient légèrement rosies. Une collection de boucles argentées de petite taille entourait son lobe d'oreille droite. Rien à gauche. Son gros sac à dos lui donnait un air d'étudiante alors qu'elle approchait de la trentaine.

Le cœur d'Hisham manqua un battement.

— Euh… bonjour ?

— Enfin quelqu'un ! lança la femme rousse. Dites-moi, pourriez-vous nous indiquer ce qu'il se passe ici ? Je suis arrivée en avance, mais je n'ai pas toute la soirée. J'ai un avion à la première heure demain matin !

Malgré son ton strict et hautain, elle parlait lentement et articulait chaque syllabe.

Hisham regarda autour de lui, un peu anxieux. Personne d'autre. Il se pencha pour voir par l'alcôve qui donnait au salon. Rien non plus. Il reporta alors son attention sur le hall d'entrée. Il ne ressemblait pas à ce qu'il avait connu douze ans auparavant. Des portraits de plusieurs générations de propriétaires se succédaient en désordre sur les murs tapissés de tentures rouges et vertes et une collection d'antiquités était entassée sur les meubles en acacia et en bois de rose.

— Inauguration, mon œil, murmura Hisham.

— Je vous demande pardon ? l'interpella la femme tirée à quatre épingles.

Hisham secoua la tête.

— Tu ne te souviens vraiment pas de moi ?

La jeune femme releva le menton et toisa Hisham.

Il attendit plusieurs secondes.

— Sérieusement… Cloé…

La brune sourit et se rapprocha de la rousse.

— Imagine-le sans la barbe, les cheveux plus courts et un peu moins grand, évidemment.

Elle fit un clin d'œil à Hisham, ce qui eut pour effet de le faire rire et de le détendre.

Enfin, Cloé se rappela et la compréhension et le soulagement traversèrent son visage.

— Hisham ? Mais non ? C'est vraiment toi ? Tu… tu as… tu as changé !

Hisham se rapprocha.

— C'est marrant, dit-il, moi je t'ai reconnue tout de suite. Les cheveux roux, l'air un peu supérieur…

Il se tourna vers l'autre femme.

— Toi aussi, Soph, mais pas pour les mêmes raisons.

Ses yeux glissèrent sur ses tatouages avant de remonter à ses yeux verts.

Cloé toussa.

— Supérieur ? Je vais prendre ça pour un compliment.

Hisham se retint de faire une réflexion alors que la rouquine le jaugeait de la tête aux pieds. Il avait l'habitude qu'on le regarde ainsi, d'autant plus quand il portait sa tenue de plomberie, alors il ne dit rien.

Soph restait silencieuse, les mains enfoncées dans les poches de son jean.

— Ça va, toi ? lui demanda-t-il.

Elle hocha la tête plusieurs fois d'affilée avant de détourner les yeux. Elle n'avait pas l'air à l'aise.

Cloé leva sa fine montre en or vers elle.

— Il est presque vingt heures. Je pense qu'il s'agit d'un canular.

— Ce n'est que maintenant que tu t'en rends compte ? ricana Hisham.

Soph rit. Cloé, elle, ne sembla pas apprécier.

— Oh, allez, c'était pour détendre l'atmosphère ! se justifia Hisham. Vous aussi, vous avez reçu des invitations bizarres ?

Cloé roula des yeux avant de hocher la tête. De son sac à main, elle sortit une enveloppe en tout point similaire à celle d'Hisham.

— C'est quand même étrange, remarqua Soph, que tout soit allumé, mais qu'il n'y ait personne.

— Je peux ? demanda Hisham à Cloé en attrapant l'enveloppe.

— Vas-y.

Hisham lut la missive.

Chère Cloé Palazzi,
Vous êtes cordialement invitée à l'inauguration de la réouverture du manoir de Beaunom :
Samedi 24 août à 20 h.
Aucun code vestimentaire n'est requis.
Bien à vous.

Cloé la reprit et la rangea dans son sac.

Hisham se tourna vers l'autre femme. Elle eut un mouvement de recul en sentant toute l'attention portée sur elle.

— Soph ? demanda Hisham. Toi aussi, tu as reçu une invitation ?

Soph acquiesça et s'accroupit au sol pour ouvrir la poche avant de son sac. Elle en sortit la petite enveloppe calligraphiée.

Chère Marie-Sophie de Villiers,
Vous êtes cordialement invitée à l'inauguration de la réouverture du manoir de Beaunom :
Samedi 24 août à 20 h.
Aucun code vestimentaire n'est requis.
Bien à vous.

Hisham regarda la femme en face de lui. Elle n'avait pas du tout la dégaine d'une dame à particule avec son look tatoué percé. Il avait l'impression que les deux femmes face à lui avaient échangé leurs invitations. Néanmoins, après tout, Soph avait toujours renié cette part d'elle-même, déjà adolescente.

Il rendit à la brunette son enveloppe.

La porte d'entrée grinça. Un vent froid s'infiltra dans la bâtisse comme s'il n'avait jamais fait trente degrés dans la journée et un homme grand et élancé pénétra dans le hall. Protégé de la pluie par une cape en plastique transparente, il leva ses yeux bleu gris vers eux.

Hisham retint sa respiration. Il trouvait rarement des hommes beaux. En tout cas, beaux au premier regard. Cet homme-là, arrangé comme un épouvantail avec ses cheveux en désordre et sa cape de pluie digne de touristes de parc d'attractions, était de ceux-là. Peut-être était-ce sa taille, il devait bien approcher des deux mètres, ou bien sa mâchoire carrée malgré le manque évident d'entretien sportif et son dos légèrement voûté. Ou ses yeux. Oui. Quelque chose chez cet homme

était à la fois attirant et inquiétant. Hisham le trouva beau et il se sentit soudain idiot. Parce que ce n'était pas la première fois.

— Bonjour, lança le nouveau venu d'une voix grave et ronde.

Cloé se pencha sur le côté et le toisa.

— Alex ?

L'inconnu attrapa une enveloppe dans sa poche et l'approcha de son visage. Puis il la montra aux autres.

— Je ne suis pas le seul à avoir reçu ça, à ce que je vois ?

Soph hocha la tête tandis que Cloé laissait tomber la sienne en arrière.

— Oui, souffla-t-elle.

Alex sourit, mal à l'aise.

Hisham regarda les trois personnes qui l'entouraient. Une vague de souvenirs le submergea à nouveau.

Ils se retrouvaient douze ans plus tard, exactement au même endroit, avec les mêmes personnes.

2

Plusieurs minutes passèrent dans un quasi-silence.

La cape de pluie d'Alex pendait à présent au portemanteau près de la grande porte. Une petite flaque d'eau se dessinait sous elle sur le plancher en bois massif.

Personne d'autre n'arriva. Hisham et ses anciens amis de colonie de vacances échangèrent des nouvelles sommaires, quasi mondaines.

Dehors, l'orage était de plus en plus violent. Soph s'approcha de la fenêtre et sursauta en voyant un éclair zébrer le ciel.

— Ça va ? demanda Alex.

— Oui. Juste surprise. Quel temps horrible ! Est-ce qu'il ne devait pas faire beau encore ce soir ? Si j'avais su, j'aurais pris un pull ou un ciré.

Cloé sortit son téléphone, le dernier iPhone mis sur le marché seulement quelques semaines auparavant, et pianota dessus.

— Météo France, c'est vraiment n'importe quoi. Ils disent qu'il fait plein soleil sur la région et 32 °C !

Hisham secoua la tête.

— On pourrait peut-être leur envoyer des photos pour se plaindre…

Cloé le toisa comme si elle cherchait à vérifier s'il était sérieux.

— C’est une blague, soupira-t-il. Décidément, le public est difficile ce soir.

— Peut-être que le spectacle est moins bon qu’il ne veut le laisser croire, rit Cloé.

Alex sourit et acquiesça d’un hochement de tête. Soph retint un petit ricanement.

Cloé parcourut le hall d’entrée et se pencha devant l’arche qui donnait sur le grand salon.

— Je suppose qu’on peut aller attendre là que quelqu’un arrive ? Juste dix minutes. Après on s’en va. Ça vous va ?

La pièce était organisée en plusieurs parties. La première, en face de la cheminée, avait été aménagée en espace de détente, de lecture ou de discussion. Plusieurs canapés et fauteuils étaient agencés face à l’âtre et une petite table basse était parfaitement centrée entre eux. Sous eux s’étendait un grand tapis oriental aux teintes rouge et violine. Près des fenêtres, un fauteuil et son ottoman étaient tournés vers l’extérieur. De l’autre côté de la pièce, un renfoncement donnait sur un bureau en bois recouvert de cahiers. Plusieurs range-documents étaient positionnés derrière lui.

La décoration des murs était vieillotte et dépareillée. Des portraits se mêlaient à des reproductions de tableaux de maîtres ainsi qu’à des natures mortes ternes et, sur certains pans de murs, des espaces vides entre les murs témoignaient de cadres qui avaient été ôtés. Ce n’était pas le décor d’un manoir qui recevait, mais celui d’une famille ayant amassé là des souvenirs pendant plusieurs générations.

Qui aurait pu avoir l’idée d’aménager ainsi un lieu de réception ?

Hisham s’installa sur le canapé, Soph sur un des fauteuils. Alors qu’Alex allait s’asseoir lui aussi sur le vieux divan en cuir rouge clouté, Hisham se leva et se dirigea vers un autre fauteuil. Alex ne releva pas et Cloé s’assit à côté de lui.

Le malaise ambiant était presque palpable.

— Du coup, qu’est-ce que vous êtes devenus ? demanda Cloé pour rompre la glace.

— Je suis gérant de restaurant, répondit Alex.

— C’est génial, ça. Tu aimes ce que tu fais ?

Alex sourit. Toujours cette question. Comme si ce n'était pas possible d'aimer la restauration.

— Oui. C'est fatigant, mais j'aime ce que je fais.

— OK, OK. Toi, Hisham ?

Hisham releva la tête.

— Oh, moi, mon métier ? Ça ne se voit pas ? Plombier.

Cloé sourit.

— J'allais dire quelque chose dans le genre, oui.

— Et toi ? demanda Hisham. Madame en tailleur un samedi soir ? Il me semblait qu'il y avait marqué qu'aucune tenue n'était requise sur l'invitation.

— Tu viens habillé comme au travail, moi aussi, répondit Cloé en lui faisant un clin d'œil.

Hisham rit. Il avait oublié à quel point elle était rapide pour répliquer aux petites attaques verbales. Ça lui plaisait, elle lui avait manqué.

— Et pour répondre à ta question, avant que tu ne la reposes, je suis éditrice adjointe.

— Dans une maison d'édition ? demanda Soph.

— Oui, affirma Cloé, ça marche bien. Je suis contente.

— C'est quoi le nom ?

— Nox.

— Oh oui ! Je crois que j'en ai lu quelques livres. Le logo, c'est un toit avec un « N » dessous ?

Cloé acquiesça.

— C'est ça. Et toi ? Qu'est-ce que tu fais ?

Soph sourit et pencha la tête sur le côté.

— C'est marrant, cette question qu'on pose aux gens. Qu'est-ce que tu fais ? Ou qu'est-ce que tu fais dans la vie ? Comme si seul notre travail pouvait nous définir. Comme s'il n'y avait rien d'aussi voire de plus important.

Cloé recula contre le dossier du canapé.

Soph rit.

— Je me moque de toi ! Ne fais pas cette tête. Mais c'est vrai que c'est étrange, non ? Quand on était enfant, on ne se posait jamais ces questions-là !

— Parce qu'on ne travaillait pas, répliqua Hisham, et ce n'était peut-être pas ton cas, mademoiselle de Villiers, mais moi, tout le monde me demandait ce que faisaient mes parents.

Soph pinça les lèvres.

— Je comprends ce que tu veux dire, la rassura Alex. Le travail, ça ne fait pas tout. Qu'est-ce que tu as envie de nous dire sur toi ? Qu'est-ce qui a évolué depuis dix… douze ans ?

Le soulagement traversa le visage de Soph. Elle n'avait pas voulu lancer un débat, juste en apprendre plus sur ses anciens amis.

Alex fit un geste de tête vers Hisham qui ne releva pas.

— Histoire d'apaiser vos curiosités, dit Soph, je suis institutrice en CE2 et je donne les cours d'arts plastiques de tous les élèves de mon primaire. Je voyage beaucoup, je fais aussi des illustrations quand j'ai le temps, j'aime beaucoup ça. J'adore apprendre des langues et dernièrement je me suis mise au tango.

Les trois autres se regardèrent tour à tour, puis Cloé posa les yeux sur Soph.

— Tu en as fait des choses ! Tu veux qu'on se présente de la même manière ?

— Ce n'est pas que je me moque de votre travail, mais aucun d'entre vous n'a dit autre chose que son métier. À part Alex qui a avoué aimer ça, mais juste parce que Cloé a insisté. Il y a autre chose que votre job dans votre vie… n'est-ce pas ?

Cloé se mordit la lèvre et acquiesça. Soph avait toujours eu le chic pour mettre à mal les conventions sociales, même plus jeune. Mais au fond, n'avait-elle pas un peu raison ?

— Je suis mariée, confia Cloé.

Hisham regarda sa main.

— Avec une bague comme celle-là, difficile de le manquer.

— Ha ha, feignit Cloé, tu serais déçu d'apprendre que ça ne vaut rien, c'est joli, certes, mais ça n'a pas de valeur. J'ai vu des bagues en toc qui coûtent plus cher. On s'est fiancés quand on était sans le sou. On partageait un minuscule studio à Paris. Les alliances appartenaient à l'origine à ses grands-parents, on les a fait refondre.

— Ça, c'est intéressant ! s'enthousiasma Soph. Un mari et une jolie histoire d'héritage. Comment il s'appelle ?

Cloé tenta de le cacher, mais ses joues rougirent. Alex le remarqua et sourit.

— Simon. Il y a trois ans, quand on a commencé à gagner un peu d'argent, il m'a offert ça.

Cloé passa ses doigts sur ses oreilles. De fines boucles étincelantes y étaient attachées. Des diamants.

— Ce n'est pas grand-chose, mais il a dit que je méritais plus qu'une bague de fête foraine.

Elle rougit et sourit quelques secondes avant de se reprendre.

— Il a dit que c'était ça, mon vrai cadeau de mariage.

Soph se retint de rouler des yeux alors qu'Alex souriait avec empathie.

— Tu l'as joué traditionnel et tu as pris son nom ou tu l'as joué moderne ? demanda-t-il.

Cloé rit.

— Traditionnel. Mon nouveau nom est Joly.

— Oh et qu'est-ce que c'est ? demanda Soph.

Cloé rit de plus belle.

— Non… Oh, je m'appelle Cloé Joly. Joly avec un « Y ». Pas l'adjectif !

Alex pouffa dans son poing.

— On va te rebaptiser madame Pignon !

— Oh non, se plaignit faussement Soph, c'est pas juste ! Comment j'étais censée savoir, moi ? Vous aussi, vous auriez pu faire l'erreur !

Nouvel éclat de rire de la part de Cloé et d'Alex. Même Hisham ne resta pas indifférent à l'humour de l'éditrice et de l'institutrice. Il sourit.

Au-dessus d'eux, le plafond grinça comme si quelqu'un était en train de marcher à l'étage.

— Ha ! lança Cloé. Quelqu'un va peut-être enfin venir nous accueillir ! Ce n'est pas trop tôt !

Ils attendirent quelques minutes et guettèrent par l'arche l'apparition d'une silhouette. Cependant, rien ne se passa.